



L'Atelier Internet du Cercle littéraire des écrivains
cheminots vous souhaite de bonnes vacances
et vous offre son histoire collective

UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE

OU

QUE PEUT FAIRE UNE VIEILLE RETRAITÉE,
TOUJOURS SEULE,
DE SES LONGUES JOURNÉES ?

”
**Josiane... elle ne
comprend plus rien à
ce drôle de monde...**
”

Il est quatorze heures. L'heure du fauteuil. Au rez-de-chaussée de la tour qui comporte quinze étages, Josiane a terminé son repas, porté par l'aide à domicile, a réussi à laver assiette, couverts et casserole. Une longue après-midi commence. Comme toutes les après-midis d'ailleurs, depuis... depuis bien trop longtemps à présent.

Le fauteuil, toujours à la même place, bien installé devant la télévision. En tournant un peu la tête, on peut voir aussi le cinéma de la rue. Et Josiane se cale dans le voltaire, la télécommande à la main. Un geste machinal et la télévision s'allume. Les actualités, comme d'habitude. Josiane n'écoute rien, ne voit rien. D'ailleurs, qui vit aujourd'hui. C'est juste « pour faire quelque chose ».

Les oreilles, à cet âge, ce n'est plus ce que c'était. Mais la télé parle haut, et elle ne masque pas les bruits ambiants. Les talons aiguilles de la voisine. Une porte qui claque, sur le palier. Un chien au loin qui hurle à la mort. Un avion qui rase la tour. Et Josiane navigue de l'un à l'autre. Dans ces conditions, bien sûr, elle ne peut pas suivre correctement les informations.

Le carillon sonne ses trois coups.

Mireille Gras, 10/02/21

”
**... des véhicules de
police, sirènes
hurlantes, emplissent
le décor.**
”

Il est quinze heures. Guidée par cette vieille routine rassurante, Josiane presse le bouton rouge de la télécommande et tourne son fauteuil face à la fenêtre, cet autre écran qui la ramène vers sa vie d'autrefois. Et elle regarde comme elle le fait chaque jour à la même heure.

Habituellement, le spectacle, ce sont les voitures qui roulent trop vite et les piétons qui se hâtent, le regard perdu au loin. Pourtant, là, l'intrigue a changé. Les avions n'ont pas cessé leur course mais la rue est étonnamment vide et presque silencieuse. Presque vide et silencieuse car, soudain, des véhicules de police, sirènes hurlantes, emplissent le décor et s'arrêtent brusquement devant sa fenêtre. Des hommes armés s'en extraient, se précipitent vers l'immeuble d'en face et prennent position à quelques mètres de la boutique qui occupe le rez-de-chaussée.

Enfin du nouveau, de l'imprévu ! Josiane sent soudain couler dans son corps un regain de vitalité et elle oublie même de boire son café d'après repas. Que peut-il se passer ?

Comme dans les manifestations auxquelles elle participait jadis, un policier donne des ordres, inaudibles pour ses pauvres oreilles, au moyen de ce qu'elle nommait un mégaphone dans son ancienne existence. Mais ce n'est pas une manif puisque seul l'accès de la boutique semble intéresser les forces de l'ordre.

Alain Lecourt, 22/02/21

”
**Qui pourrait bien
vouloir s’attaquer à
la minable boutique
d’électroménager
poussiéreux de
Maurice ?**
”

Il est seize heures. L’heure du néant. Plus l’heure de la sieste, mais pas encore celle du thé. En attendant, Josiane aimerait décrypter le sens de cette agitation. Elle attrape sa canne, s’extirpe de son fauteuil, un peu ankylosée, et se dirige à petits pas impatients vers sa terrasse. Elle sort.

Elle est saisie par l’atmosphère pesante. Un silence lourd entrecoupé d’ordres secs qu’elle ne distingue pas à cause de la transformation de la voix par le mégaphone, et un peu aussi à cause de ses oreilles fatiguées. De toute façon, elle ne supporte pas ses prothèses auditives qui produisent un effet Larsen encore plus désagréable que la surdité partielle. Elle agite sa canne en l’air comme pour demander : « Alors, que se passe-t-il ici ? » Un policier caparaçonné lui intime l’ordre de rentrer immédiatement. Elle lui fait signe qu’elle n’entend pas, mais en fait, elle a très bien compris le message. Elle agite de nouveau sa canne, un deuxième policier lui ordonne de rentrer, gestes agacés à l’appui. Elle ne peut y échapper. Frustrée, elle rentre. Elle saisit la télécommande et sélectionne une chaîne d’info en continu. Puis une autre et encore une autre. Rien. Elle est déçue.

Qui pourrait bien vouloir s’attaquer à la minable boutique d’électroménager poussiéreux de Maurice ? Le pauvre est totalement dépassé aujourd’hui mais il refuse catégoriquement de partir à la retraite. Qu’est-ce qui le motive à ce point à rester, ce brave Maurice ? À moins que...

Liliane Millet, 25/02/21

”

**Un jeune homme aux
cheveux noirs
jusqu’aux épaules lui
fait face...**

”

Il est dix-sept heures. L’agitation a cessé dans la rue, les policiers sont partis. Josiane se dit que ça vaudrait la peine de sortir voir Maurice pour lui demander ce qui s’est passé. Elle en profitera pour prendre son pain. L’air de juin est doux, mais elle enfile quand même son vieux gilet, celui que Gérard aimait tant. Elle se dirige vers la porte quand on frappe deux coups pressés contre le battant. Qui peut bien venir la voir, elle qui n’a plus personne et que tous les voisins ignorent ?

Elle ouvre, trop curieuse pour prendre le temps de regarder par l’œillet. Un jeune homme aux cheveux noirs jusqu’aux épaules lui fait face, les yeux brillants. Il a de la fièvre, songe l’ancienne infirmière en elle.

– Madame...

Il n’a pas le temps d’en dire plus, il s’affale dans son entrée. Aussitôt elle voit la tache de sang dans son dos. Josiane ne réfléchit pas. Elle referme la porte, trottine jusqu’à son armoire à pharmacie, prend de l’antiseptique, des compresses, une bande. Puis, accroupie dans l’entrée, elle dégage la chemise. Coup de couteau, perforation qui ne semble avoir atteint aucun organe vital. Elle accomplit les gestes automatiquement. C’est drôle, la mémoire, elle qui oublie tout se souvient du moindre geste. Tandis qu’elle s’active sur sa blessure, l’homme geint, se réveille juste assez pour se laisser trainer jusqu’au canapé. Épuisée, Josiane s’assied dans son fauteuil Voltaire pour le regarder dormir.

Marie-Noëlle Rouanet, 26/02/21

”
**Et d’abord, pourquoi
qu’il a sonné chez
moi ce gamin ?**
”

Il est dix-huit heures. Il est gentil ce jeune homme, il ne fait pas de bruit, et il est charmant même avec sa chemise ensanglantée, mais elle n’a pas que ça à faire Josiane. Et son pain, il ne va pas venir tout seul ! Et puis jouer les infirmières, elle a passé l’âge maintenant. Et d’abord, pourquoi qu’il a sonné chez moi ce gamin ? En plus il roupille comme s’il était chez lui ! Et n’enlève pas tes chaussures c’est moi qui nettoie ! Ah, elle est belle la jeunesse d’aujourd’hui ! Et surtout ne réponds pas quand je te parle, malpoli, et tes parents, ils ne t’ont pas appris la politesse, le respect des personnes âgées ? Mais quelle époque, quelle époque...

De mon temps, si je m’étais comportée de la sorte, j’aurais pris deux calottes et au lit sans souper. Et là, lui, il n’en a rien à cirer de la vieille. Et vas-y que je ronfle maintenant, non mais vraiment, et si je gêne tu me le dis ? Comme disait mon pauvre père : « Fais du bien à Bertrand et il te le rend en caguant »...

Et le Maurice au fait ? Elle tire le rideau pour voir si elle l’aperçoit, histoire de lui faire signe de venir pour lui demander s’il connaît son jeune locataire de canapé. Et à ce moment-là on frappe à sa porte. Mais ce n’est pas possible, oh ! Ce n’est pas une maison de rendez-vous ici, oh !

– Oui, c’est qui ?

– Police ! Ouvrez madame !

Yvan Blanc, 27/02/21

”
**... elle peut lire
l'inscription PAB et
un brassard rouge de
la police ceint leur
biceps.**
”

Il est dix-neuf heures. Josiane prend peur. Que peut bien me vouloir la police ? s'interroge-t-elle. L'idée que la maréchaussée soit à la recherche du jeune homme qu'elle vient de soigner ne lui effleure même pas l'esprit.

– Voilà, voilà ! crie-t-elle.

Joignant le geste à la parole, Josiane tourne la poignée de la porte. Elle ne peut réprimer un « oh ! » de stupeur : face à elle se trouvent cinq individus casqués et lourdement armés. Sur leur gilet pare-balles, elle peut lire l'inscription PAB et un brassard rouge de la police ceint leur biceps.

C'est alors qu'elle se souvient du blessé : est-ce un malfrat, un terroriste ? Est-il armé ? Elle n'a pas le temps d'aller plus loin dans son questionnement car la voix grave du plus grand des visiteurs tonne dans le silence de la cage d'escalier :

– Bonjour madame, je me présente, je suis le commandant Briard du Peloton Anti-Banditisme. Mes collègues et moi-même sommes à la recherche d'un homme d'une vingtaine d'années de type caucasien, de taille moyenne et de corpulence mince, les cheveux noirs tombant sur les épaules, vêtu d'un anorak noir, d'un jean, et chaussé de baskets blanches. L'auriez-vous aperçu ?

Interloquée et la gorge nouée, Josiane hésite à répondre directement.

– Euh..., non, je n'ai vu personne, susurre-t-elle, guère convaincante.

Le policier perçoit instinctivement l'incertitude dans sa voix.

– Nous souhaiterions quand même jeter un coup d'œil à l'intérieur de votre appartement. Par simple mesure de précaution, précise-t-il.

Avant qu'elle ait pu prononcer le moindre mot, les cinq hommes ont déjà envahi son appartement.

Johnny Lejeune, 02/03/21

”
**Elle a l'impression
d'être dans un
mauvais rêve. Que
doit-elle faire ?**
”

Il est dix-neuf heures quinze. C'est l'heure où d'habitude Josiane fait réchauffer sa soupe. Mais là, tout lui échappe, elle n'y comprend plus rien. Elle a l'impression d'être dans un mauvais rêve. Que doit-elle faire ?

Après de vaines tentatives de faire parler le jeune homme, le commandant Briard se retourne vers elle d'un air menaçant tandis que deux de ses hommes s'emparent de l'inconnu à demi délirant sur le canapé.

– Pourquoi prétendez-vous ne pas le connaître puisqu'il se trouve chez vous ?

– Mais c'est vrai, monsieur, je ne le connais pas, j'ignore totalement pourquoi il a frappé à ma porte. Il a perdu connaissance dès que j'ai ouvert, je n'ai fait que le soigner, je n'allais quand même pas le laisser mourir dans mon entrée. Qu'a-t-il donc fait ce jeune homme ?

Tandis que les policiers, assistés des secours qui viennent d'arriver, trainent l'individu au dehors, le commandant admoneste Josiane :

– Vous entendrez parler de nous, madame. Savez-vous ce que cela coûte d'héberger un homme recherché par la police ?

– Mais comment vouliez-vous que je sache que vous le recherchez puisque je ne le connais pas ? Que se passe-t-il donc aujourd'hui ? A-t-il fait du mal à mon ami Maurice ?

– Ah, parce qu'en plus vous connaissez Maurice !

Josiane se dit qu'elle aurait mieux fait de se taire. Elle s'appuie sur sa canne et subitement tout tourne autour d'elle...

Maryse Destrem, 02/03/21

”

**Le commandant
Briard reçoit dans ses
bras une Josiane
défaite...**

”

Il est dix-neuf heures trente. Et paf ! La canne part d'un côté. La pauvre vieille s'agrippe à la nappe de la table de la cuisine sur laquelle attend d'être remis dans le bahut le magnifique service à thé en porcelaine, *Old Country Roses*, de la marque anglaise Royal Albert, offert par Maurice. Offert par Maurice un certain jour où elle lui avait rendu quelques menus services, avait-elle osé chuchoter à Gérard, un certain soir. Un service pour un thé qu'on ne pouvait boire que le petit doigt en l'air, disait Maurice.

Maurice, faut pas croire, avec sa minable boutique d'électroménager poussiéreux, il a du style... Et du fric. En même temps que le service en porcelaine qui explose, tombent sur le sol les huit petites cuillères à thé en vermeil, de l'orfèvre Joseph Bourdon, époque Charles X. Ça aussi, elle le tient de Maurice. Maurice, grand seigneur, avait précisé :

– Ma cocotte, tu le vaux bien.

Le commandant Briard reçoit dans ses bras une Josiane défaite avant qu'elle ne s'écrase parmi les débris de porcelaine et les petites cuillères en vermeil.

– Eh bien, il manquait plus que ça, on va être accusés de torturer les vieux.

Tous les hommes s'activent auprès de Josiane. D'une voix blanche, elle réclame le porto qu'elle prend en général à cette heure-là. Toute la brigade fouille dans les placards pour trouver la bouteille salvatrice et alors...

Du salon un cri :

– Magnez-vous, il s'est barré !

Christiane Verset-Moingeon, 10/03/21

”
**Elle avait un peu
trafiqué l’histoire...**
”

Il est vingt heures. Trop tard pour le pain. Pour la soupe. Josiane pianote sur la télécommande : formes et lumières, derrière la fenêtre, ne bougent pas. Elle glousse : pourquoi zapper dans la réalité ? Il n’y a qu’un seul film. Elle connaît les acteurs : Maurice, son patron, son compagnon de lit, qui l’a rangée, elle, depuis longtemps, dans une résidence médicalisée, la tour de béton, en face de leur commerce. Gérard, leur fils unique, explosé dans le désert du Sahel, juste en photo, en uniforme, sur le réfrigérateur. Et Kevin ? Oui, c’était lui, ensanglanté, soigné, apaisé, endormi. Il avait chuchoté : « *Mam...* ». Elle avait entendu : « *Madame...* ».

Il s’est échappé. Tant mieux. Avec la télé. Impossible de zapper. Tant pis.

Le commandant s’est excusé :

– Vous comprenez, votre voisin, en face, affirmait au téléphone qu’il avait dû se défendre contre un agresseur. Avec un couteau. Nous ignorions qu’il était atteint d’Alzheimer, que l’arme en question... Un trombash, offert par votre fils... Le soi-disant malfrat... votre petit-fils et...

Elle avait un peu trafiqué l’histoire : Kevin avait fui son papy devenu fou. Et les forces de l’ordre aussi, pour ne pas dénoncer la violence du vieillard. L’écran ? Kevin en avait besoin pour suivre ses cours à distance.

Maurice, terrassé par un AVC, ne la contredira pas. Au moins, le petit pourra vendre l’objet, payer ses doses, rester confiné, s’évader quand même, lui.

Le temps que l’enquête rétablisse la vérité, elle sera veuve ou morte. Ou les deux, ce serait mieux.

Christian Bergzoll, 11/03/21